

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2016)
Heft: [1]: Numéro Thematique 1

Artikel: La radicalisation : une notion fourre-tout?
Autor: Chambaz, Grégoire
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-781500>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Samra Kesinovic et Sabina Selimovic à Raqqa (Syrie). Les deux adolescentes autrichiennes (17 et 15 ans au moment de leur départ) ont rejoint l'EI début 2015. Leur radicalisation est passée inaperçue aux yeux de leurs proches.

Jihadisme

La radicalisation, une notion fourre-tout ?

Cap Grégoire Chambaz

Rédacteur adjoint, RMS+

Dans les médias comme dans le discours politique, la notion de radicalisation est évoquée fréquemment. Sous cette appellation, plusieurs sens cohabitent. Si pour certains, elle indique un passage à l'acte violent, pour d'autres, elle précède ou suit un séjour dans un milieu jihadiste. Car entre eux, les spécialistes ne s'accordent pas sur une définition. Qu'est-ce que la radicalisation ? Que cela signifie-t-il d'être radical ? Peut-on faire une classification des radicalisations ? Pour y voir plus clair, Sciences-Po Paris organisait le 4 avril dernier une conférence sur la question, dont vous trouverez le compte-rendu ci-dessous¹.

Trois intervenants étaient conviés afin de réunir des perspectives complémentaires, tout en faisant l'état des recherches dans le monde francophone. Il s'agit de :

- Antoine Jardin, chercheur. Il a notamment publié avec Gilles Kepel : *Terreur dans l'Hexagone. Genèse du djihad français*, paru fin 2015 ;
- Ouisa Kies, sociologue. Elle pilote des ateliers de déradicalisation « recherche-action » dans les prisons de Fleury-Mérogis et d'Osny ;
- Xavier Crettiez, professeur. Il a notamment publié *Les Formes de la violence* en 2008 et dirigé *Violences politiques en Europe* en 2010.

Historique

La notion de « radicalisation » est redécouverte après le 11 septembre 2001, afin d'expliquer les trajectoires individuelles des terroristes frappant les Etats occidentaux. Avant 2001, le terme est utilisé seulement huit fois dans *Terrorism and Political Violence* et *Studies in Conflict and Terrorism*, deux revues de référence. Entre 2001 et 2012, il apparaît 105 fois. Cependant, les chercheurs s'aperçoivent rapidement que la notion est pluriforme et peut s'appliquer à différents types de

groupes : des mouvements féministes, altermondialistes, pacifistes israéliens refusant le service militaire au vote pour des partis politiques extrémistes en passant par des comportements perçus comme transgressifs. En conséquence, la notion paraît floue.

Intervention d'Antoine Jardin

Le conférencier a tout d'abord été confronté à la « radicalisation » dans son travail de terrain sur les comportements électoraux de la banlieue française. Dans ces entretiens apparaissaient des positions caractérisables comme « radicales. » En ce sens, Jardin fait la distinction entre la position religieuse de la politique. Si dans le discours dominant, la radicalisation est perçue comme étant une intensification des pratiques religieuses, Jardin la relie à une tendance politique autoritaire.

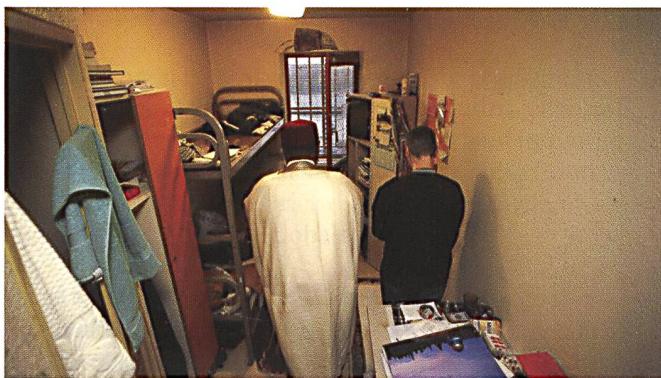
Dans ce cadre, il s'agit d'identifier si la tendance est nouvelle, ou obéit à des schémas plus anciens. Par ailleurs s'agit-il d'attitudes, ou de pratiques ? Par conséquent, il est difficile pour le conférencier d'en donner une définition. Car dans le discours public, la radicalisation est devenue synonyme d'extrémisme, ce qui n'était pas le cas avant les années 2000. Cependant, la notion d'extrémisme demeure aussi vague que celle de radicalisation. A ce titre, Jardin indique que l'islamisme « radical » (c'est-à-dire un programme politique à but islamiste), n'est pas forcément extrémiste ou autoritaire.

A des fins d'illustration, le conférencier cite ensuite le débat de janvier 2016 qui a vu s'opposer par journaux interposés les principaux spécialistes du sujet, en désaccord la notion de radicalisation :

- Pour Olivier Roy, politologue et spécialiste de l'Islam, l'islam viendrait occuper un espace vide et s'emparer ;²

¹ L'auteur remercie Corentin Cohen pour ses notes (disponibles en ligne : www.sciencespo.fr/ceri/sites/sciencespo.fr.ceri/files/cr_04042016.pdf).

² Olivier Roy, *Le djihadisme est une révolte générationnelle et nihiliste*, Le Monde, 24 novembre 2015. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/11/24/le-djihadisme-une-revolte-generationale-et-nihiliste_4815992_3232.html



Prière en cellule à la maison d'arrêt d'Osny, dans le Val-d'Oise, en compagnie d'un aumônier musulman.

- Pour François Burgat, politologue et spécialiste du monde arabe, la thèse d'Olivier Roy est inexacte car celle-ci fait abstraction de la politique intérieure (l'intégration) et extérieure française (le passé colonial, la politique arabe). En ce, elle n'explique pas une politisation collective ou individuelle pouvant être « radicale »³;
- Pour Gilles Kepel, politologue et spécialiste de l'Islam, et Bernard Rougier, spécialiste du Moyen-Orient arabe, il faut sortir de l'approche américaine de la radicalisation en tant « choix rationnel » qui fait abstraction des éléments contextuels et idéologiques. Cette approche voudrait que la radicalisation soit une rupture totale avec la société, qui n'aurait ensuite qu'à être récupérée par une organisation terroriste jusqu'au passage à l'acte⁴.

Dans ce cadre et face à la multitude des approches, Jardin recommande d'approfondir notre connaissance de la radicalisation. Cela devrait se faire sur un approfondissement des contenus politiques et religieux qualifiés de « radicaux » avec un accent pour les outils de propagande. De même, il s'agirait de mesurer comment cette dernière est reçue. Dans cette optique, Jardin s'oppose au profilage, qui aboutirait à une multiplicité de variables pour un petit nombre de cas, limitant l'efficacité de la méthode.

Enfin, le conférencier propose de penser la question en utilisant l'échelle d'autoritarisme développée par le sociologue canadien Bob Altemeyer⁵. Dans ce cadre, toute radicalisation est à penser dans une forme autoritaire et/ou d'adhésion à un autoritarisme, politique voire religieuse. Dans cette perspective, il s'agit de séparer les leaders autoritaires des suiveurs autoritaires (ces derniers étant le public des premiers). Dans l'approche d'Altemayer, comprendre le concept de radicalisation est dans la peur. Les « suiveurs » ayant en permanence peur, c'est celle-ci qui détermine le passage à l'acte. Car les suiveurs n'ont pas

³ François Burgat, *Réponse à Olivier Roy: les non-dits de «l'islamisation de la radicalité»*, 1^{er} décembre 2015. Disponible sur: <http://rue89.nouvelobs.com/2015/12//01/reponse-a-olivier-roy-les-non-dits-lislamisation-radicalite-262320>

⁴ Gilles Kepel, Bernard Rougier, « Radicalisations » et « islamophobie » : le roi est nu, Libération, 14 mars 2016. Disponible sur: http://www.liberation.fr/debats/2016/03/14/radicalisations-et-islamophobie-le-roi-est-nu_1439535

⁵ Bob Altemeyer, *The Authoritarians*, Ramona (CA), Cherry Hill Publishing, 2009.

connu d'expériences qui les auraient rendus plus tolérants et auraient fait baisser leur niveau d'autoritarisme. En ce, une des clés de la déradicalisation pourrait se trouver dans la diminution de la peur ressentie par les suiveurs autoritaires.

Intervention d'Ouisa Kies

Dans le cadre d'une étude sur l'Islam en prison, Kies est intervenue de 2011 à 2013. Spécialiste du salafisme quiétiste, sa recherche s'est inscrite dans un programme de prévention. Dans ce cadre, elle a été en contact avec des détenus « radicalisés. »

Pour Kies, la notion de radicalisation est une notion « fourre-tout. » Dans l'univers carcéral, cette notion est utilisée pour décrire plusieurs comportements ne se recouvrant pas. D'après ses entretiens avec des détenus jihadistes, mais aussi des membres de l'ETA, des nationalistes corses ou radicaux d'extrême droite, la radicalisation est « la combinaison d'une idéologie politique et religieuse, qui est imposée par la violence. » C'est un processus qui connecte une fascination pour la violence à parcours de violence et un cadre familial. Dans ce cadre, Kies constate des liens entre radicaux « politiques » et « religieux », ces deux groupes affichant une forme de solidarité entre eux.

Pour ces individus, le recours au religieux s'inscrit dans une démarche de recherche de normes dans leur vie. Dans le cas des salafistes, c'est le moyen de leur donner un rythme et un but à leur vie, comme pour supporter des inégalités sociales. Pour certains détenus, rejoindre un groupe islamiste en prison, c'est l'assurance d'être protégé par ce dernier. Afin de mieux classer les différents types de « radicaux », la conférencière en propose cinq types :

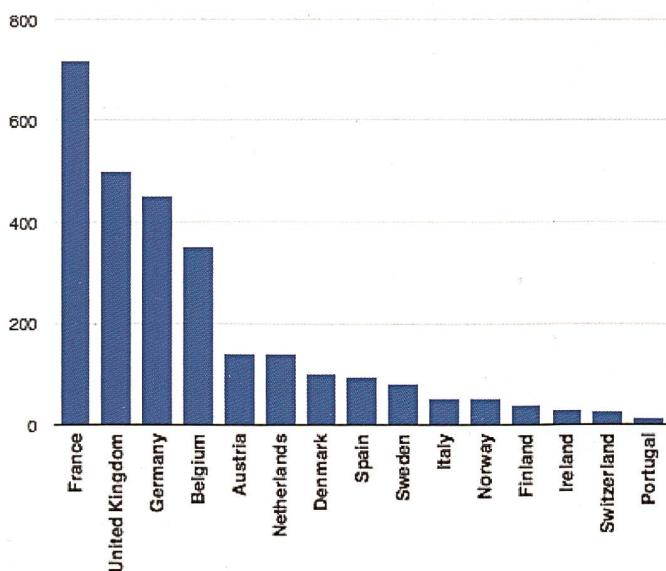
- Le « radical fragile, » qui peut être contraint par la pression de groupe, qui recherche la violence, sans forcément connaître ou s'engager dans un parcours religieux, mais qui bénéficie de ce statut ;
- Le « radical convaincu, » qui affirme ses objectifs et a un discours rationnel ainsi qu'une pratique rigoriste et visible ;
- Le « dissimulateur, » qui utilise la *taquiya*⁶ et cache ses raisons d'être allé en Syrie ;
- Le « jihadiste convaincu, » qui est sûr de la justesse de son combat ;
- Le salafiste quiétiste, qui revient d'une terre de jihad avec des aspirations déçues, et un renoncement à la violence.

La conférencière ajoute que le profilage a un but indicatif, et que l'établissement de profils répond à une demande institutionnelle. Afin de disposer des profils les plus pertinents possibles, il est nécessaire à la fois d'identifier les profils psychologiques et les causes qui motivent un basculement dans la violence.

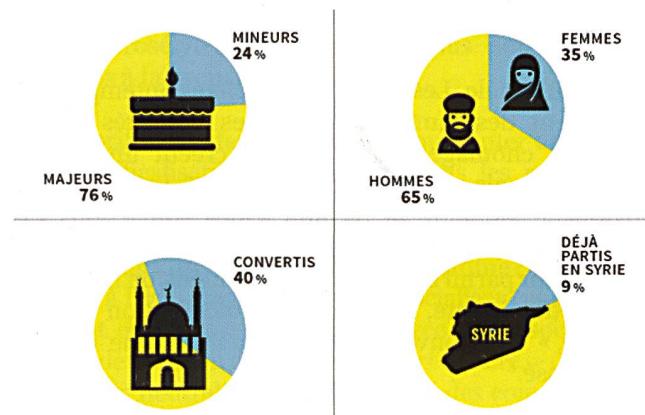
Intervention de Xavier Crettiez

Dans le sillage de l'intervention de d'Ouisa Kies, le conférencier soutient l'idée l'appréhension de la

⁶ Dissimulation ou mensonge licite.

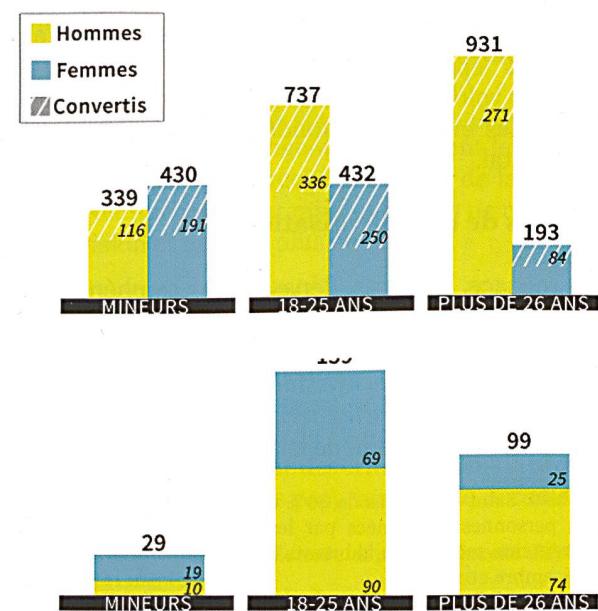


Estimation du nombre de combattants ayant rejoint l'EI.



Ci-dessus : Profils de cas signalés en France en mars 2015.
 Infographie © Le Monde. Source : http://www.lemonde.fr/police-justice/article/2015/03/26/les-nouveaux-chiffres-de-la-radicalisation_4602011_1653578.html

Ci-dessous : Profils des cas signalés (haut) et par tranche d'âge (bas).
 Infographie © Le Monde.



NB : Certaines personnes ayant été signalées deux fois, le nombre de signalements diffère légèrement du nombre de signalés.

radicalisation et la violence doit s'appuyer sur les témoignages des individus concernés.

Afin de mieux comprendre la radicalisation, le conférencier cite Peter Neumann, spécialiste de la radicalisation. Celui-ci explique que depuis les attentats du 11 septembre, les chercheurs n'osent plus parler des « racines » du terrorisme, dans la peur d'être perçus comme excusant la perpétration de ces actes. Pourtant, lire le terrorisme au prisme de la sociologie et nécessaire pour identifier les individus vulnérables. Dans ce cadre, l'utilisation du concept de radicalisation prend tout son sens. Celle-ci s'attache à comprendre le processus qui précède la violence, et extension, aux causes qui présentent ce processus. Dans cette optique, Crettiez indique l'approche de Randy Borum, spécialiste de stratégie, comme étant pertinente.

Celle-ci propose de mettre l'accent sur les processus conduisant à la violence (*how they become involved*), plutôt que sur les raisons (*why*) qui motivent les individus engagés dans une trajectoire terroriste. Cependant, la radicalisation en tant que concept est à manier avec précaution. Car elle peut être employée pour « sécuriser » et ségréguer les populations visées par le phénomène. En outre, elle pourrait devenir un label discriminant en rendant confuse la distinction entre la radicalisation comportementale et cognitive. Cela entretient la confusion entre le fondamentalisme, l'extrémisme et le terrorisme, où des postures radicales peuvent être adoptées tout en demeurant pacifiques.

Selon le conférencier, l'approche de la radicalisation par la religion souffre de la difficulté qu'une grande partie des individus concernés n'a pas connaissance de la religion / ne la comprennent pas. Car, explique Crettiez, il existe de nombreuses communautés salafistes qui ne sont pas violentes. En ce, il s'oppose à la thèse d'Olivier Roy qui sépare la violence du message politique, en évacuant l'existence d'un fond politico-religieux fabriqué par les organisations recourant à l'action armée.

G.C.

Une patrouille de l'opération SENTINELLE (France) à Strasbourg, le 20 janvier 2015.

